51 finance

FRC.1.4826

Case
FRC
15196

DISCOURS

Sur les moyens à prendre pour ruiner l'agiotage, rétablir le crédit national, et faire rentrer dans les caisses de la république assez de fonds pour continuer la guerre plus de trois ans contre tous nos ennemis; prononcé à la séance des amis de la liberté et de l'égalité, le 8 septembre, l'an 2e de la république, par le citoyen BOUROTTE, *canonnier au 2e régiment d'artillerie, pendant son séjour à l'hôpital Saint-Jacques, à Besançon.*

CITOYENS,

LES despotes avides de sang & ennemis de notre liberté, sont peu satisfaits d'ensanglanter nos frontières, d'incendier nos villes & nos arsenaux, de porter la flamme & la dévastation par tout où pé-

THE NEWBERRY LIBRARY

nètrent leurs pas homicides, ils achètent encore à prix d'or, des êtres éphémères dont il se servent pour semer la défiance parmi nous, souffler la guerre civile & entraver la marche rapide & brûlante du patriotisme; ils épuisent le sang de leurs malheureux esclaves, leur fortune & leur existence pour ruiner notre commerce, faire baisser notre change & discréditer nos assignats : enfin, nouveaux Protées, ils prennent toutes les formes, essaient tous les moyens, s'épuisent en criminelles tentatives pour éteindre ce bel enthousiasme qui anime nos ames, nous plonger dans la misère & nous charger de chaînes.

Mais je le dis avec confiance, leurs efforts seront vains; leur fureur & leur rage viendront se briser contre l'inébranlable rocher de la liberté : ils s'engloutiront eux-mêmes dans les mers de sang qu'ils auront versé; tandis que, vainqueur des vents, des foudres & des tempêtes, le vaisseau de la république voguant à pleines voiles, abordera heureusement au port de la liberté. Oui! nous triompherons! nous avons du pain, des soldats, du fer : une seule chose pourroit nous inquiéter, ce sont les fonds; & jamais ils ne nous eussent causé la moindre sollicitude, sans la scélératesse des agioteurs. Eh bien! je viens vous proposer, citoyens, une mesure infaillible de ruiner les agioteurs, de rétablir la confiance publique, & de faire rentrer dans nos caisses plus de fonds qu'il n'en faudra pour soutenir la guerre pendant trois ans contre tous nos ennemis. Pour mettre ce projet au

clair, je n'aurois besoin que d'une simple démonstration; mais afin d'en rendre la vérité plus palpable, je prendrai les choses dans le principe; j'en suivrai la marche tortueuse & lente; l'on n'est jamais trop long quand on travaille pour le bien de sa patrie.

Dans les premiers âges du monde, les hommes exempts de toutes ces viles passions qui n'ont dû leur origine qu'à une longue suite de siècles & qui depuis se sont perfectionnées au point de devenir funestes à tous, les hommes réunis en une seule famille, s'aimoient & vivoient en frères; la terre libérale fournissoit abondamment tout ce qui pouvoit suffire à leurs désirs. Ce que l'un d'eux recueilloit, il s'empressoit de le partager avec ses semblables. La paix, l'union, la liberté avoient des autels dans tous les cœurs; chaque mortel portoit dans lui-même le temple où il adoroit ces divinités bienfaisantes. Mais lorsque plus multipliés, le sol qui les vit naître ne fut plus assez considérable; lorsque pressés par la faim, il leur fallut aller au loin chercher une nourriture qu'ils trouvoient auparavant sous leurs pas, les haines, les disputes s'élevèrent, & un chétif fruit donna lieu à de sanglans combats. Ce fut alors que le droit du plus fort se fit sentir sur le plus foible. Celui-ci devint esclave; il lui fallut obéir.

Nemrod, à ce que dit l'histoire, fut le premier des mortels qui osa asservir ses semblables; la force de son bras, une fierté imposante, une éloquence mâle, leur persuadèrent peut-être qu'il étoit fait pour

les commander. Leurs pas s'appesantirent sous le poids de ses fers, & la tyrannie éleva du fond de l'abîme sa tête hideuse & sanglante : par elle les doux liens de la fraternité furent rompus ; par elle la confiance mutuelle fut anéantie; chacun s'appropria ce qui lui plut, *sous le bon plaisir du tyran;* l'intéressante pauvreté devint le partage du foible.

Dans cet état d'abrutissement & de misère, le riche conservoit ses biens & voyoit périr le pauvre d'un œil indifférent. Quelquefois cependant celui-là se défaisoit en faveur de l'autre de ce qui lui étoit inutile, mais moyennant un gage; ces gages se multiplièrent & devinrent entre les divers membres de la société un lien de trafic, les uns les cédant à d'autres pour en obtenir ce dont ils avoient besoin. Mais de quelle espèce étoient alors ces gages? Ah! les hommes de ces temps étoient encore trop voisins de la nature pour sonder les profondeurs de la terre & en extraire ces malheureux métaux que convoitèrent depuis leurs avides descendans. Un simple caillou recueilli sur les rivages de la mer, étoit suffisant pour leurs échanges; la confiance en faisoit la valeur. Le crime n'entre point tout-à-coup dans le cœur de l'homme ; la tyrannie n'osa qu'insensiblement & par degrés faire sentir ses horreurs, & cette simplicité dans le commerce dura encore long-temps.

Mais enfin les despotes cherchant à se maintenir dans leur usurpation, firent tous leurs efforts pour affoiblir dans l'homme l'idée de recouvrer sa liberté,

& pour cela le forcèrent à de durs & pénibles travaux ; l'eſpèce humaine qui juſque-là avoit porté ſes regards attendris vers le ſéjour céleſte, ſe trouva contrainte de courber la tête vers le centre de la terre, d'en déchirer les entrailles profondes & d'en arracher ces matières brillantes dont enſuite la tyrannie s'enorgueillit d'autant plus qu'elles avoient coûté à l'homme plus de ſang & de ſueurs. Ainſi l'or & l'argent furent dès leur origine un ſujet d'horreur & d'aſſerviſſement. Ah! ſans doute, Etre ſuprême, lorſque tu enfouis ces vils objets dans les profondeurs du globe, tu en prévoyois le déteſtable abus! Tu voulois ſouſtraire aux regards de ta créature tous les inſtrumens de ſon malheur ; mais que n'a point fait la tyrannie pour dégrader & pervertir ton ouvrage ?

Les deſpotes, pour flatter l'orgueil de leurs eſclaves, trouvèrent les moyens d'introduire ces métaux dans leur parure ; leurs courtiſans bientôt les imitèrent : enfin ils devinrent le lien des échanges, & les objets de première néceſſité furent prodigués à l'acquit des plus mépriſables ſubſtances. Peuple français ! peuple libre ! juſqu'à quand imiteras-tu les premiers eſclaves du monde ? juſqu'à quand fermeras-tu les yeux ſur les crimes de ces ſcélérats qui prétendent te replonger dans la nuit de l'eſclavage, en te vantant l'éclat & la prétendue valeur d'un vil métal ? Quoi ! faudra-t-il, à une mépriſable matière, ſacrifier ta liberté & ton bonheur ? Non, non : laiſſe aux deſpotes leur éclat & leur or ; à toi, il ne faut

que du fer. Peuple vertueux, que l'exemple des siècles passés te frappe & t'éclaire !

Les Grecs, au milieu du monde esclave, conservoient cependant une liberté précieuse. Athènes étoit le séjour chéri de cette divinité tutélaire. Athènes fut invincible tant qu'elle ferma les yeux à l'éclat de l'or : elle devint esclave lorsqu'une fois elle en permit l'entrée dans son enceinte. Mais pendant que les Grecs se laissoient insensiblement conduire à l'esclavage, Rome libre élevoit avec éclat une tête orgueilleuse & fière. Tous les objets de luxe y étoient inconnus & méprisés ; une simple monnoie de cuir servoit aux échanges, & le Romain, avec quelques morceaux de cette foible matière, étoit plus content & plus heureux que tous les tyrans du monde avec leurs trônes & leurs monceaux d'or. Rome jouit d'une félicité délicieuse tant qu'elle se contenta de sa médiocrité : mais Rome se chargea de chaînes en se chargeant des dépouilles des despotes vaincus.

Je pourrois citer l'exemple de plusieurs autres peuples, des Suisses, par exemple, qui, encore aujourd'hui, ne se servent guères que de monnoie de bronze dans leurs échanges. Mais j'en ai dit assez pour prouver combien la soif de l'or fut toujours préjudiciable, & combien ce métal corrupteur nuisit toujours à la liberté. Que les hommes abjects qui en font leur idole, se précipitent donc au sein des gouffres qui le produisent, & qu'ils s'en gorgent à loisir ! Mais nous, hommes libres, méprisons leur erreur, méprisons leur sotte extravagance.

Nous avons une monnoie révolutionnaire à laquelle nous devons jusqu'ici notre salut & notre liberté. L'assignat a fait trembler les despotes & leurs satellites ; & s'il eût toujours conservé sa valeur, l'arbre de la liberté ombrageroit aujourd'hui les débris de tous les trônes. C'est ce qu'ont senti les partisans de l'esclavage, & c'est pour cette raison qu'ils se sont épuisés en moyens pour le discréditer. Pitt a vomi les trésors de l'Angleterre dans les mains de ces exécrables machinateurs. Caché dans l'obscurité de son cabinet, il fait mouvoir tous les ressorts d'une vaste machine. Il n'est point de banquiers, point d'accapareurs, point de malveillans qui ne s'attachent à lui, qui n'aient les yeux fixés sur lui. C'est la divinité des brigands & des scélérats. Il n'est point de départemens, point de villes, point de hameaux, peut-être, où il n'ait des adorateurs. Ce sont eux qu'il emploie sourdement à miner notre fortune, à nous ruiner en détail. Les uns sèment la défiance sur notre crédit, soit en blâmant notre monnoie, soit en faisant craindre pour son hypothèque ; les autres accaparent toutes nos denrées à des prix exorbitans, les font périr ou les revendent long-temps après à gain considérable ; d'autres enfin, avec des lettres de change sur les banques étrangères, achètent les assignats au plus bas prix. Les trembleurs se laissent facilement séduire, &, par une inconcevable folie, ont plus de confiance dans un papier étranger que dans un papier national.

Peuple, voilà les moyens qu'emploient les ſcélérats qui te ruinent & te dévorent. Ils vivent cependant tranquilles au milieu de toi. Tu languis à côté de leur opulence. Ils rient de ta miſère. Un ſeul de tes regards ſeroit pour eux un coup de foudre. Lève la hache vengereſſe des loix ſur leurs têtes coupables : frappe, & tu ſeras heureux.

Les agioteurs ont eu plus de ſuccès encore ſur les eſprits peu éclairés des habitans des campagnes, que ſur ceux qui ſont le plus à portée des lumières. Le cultivateur n'échange ſes denrées qu'en tremblant & à une taxe exceſſive, contre une monnoie dont on lui a fait craindre l'hypothèque. Enfin, nous en ſommes venus à un tel point de délabrement dans les échanges, qu'il n'eſt plus poſſible d'eſpérer un retour avantageux, ſans un changement total dans les monnoies; changement déſirable ſans doute, puiſqu'il ruinera les ennemis de notre révolution, rétablira la confiance publique, & fera rentrer des fonds énormes dans nos caiſſes. Mais comment ce changement pourra-t-il s'opérer? Citoyens, puiſque la principale cauſe du diſcrédit du papier eſt ſa fragilité & ſon peu de conſiſtance, qu'il ſoit remplacé par une autre monnoie quelconque, plus ferme & plus durable. Nous avons des métaux en abondance; l'or & l'argent regorgent dans la république. N'imitons point les avares qui languiſſent de miſère ſur leurs coffres forts; ſachons tirer parti de tous les inſtrumens de félicité qui ſont ſous nos mains.

Une nouvelle émiſſion d'aſſignats, néceſſitée peut-être bientôt par les dépenſes exceſſives que nous ſommes obligés de faire pour défendre notre liberté, achèveroit infailliblement de nous ruiner. Les malveillans ne manqueroient point de redoubler d'activité, & leurs ſuccès liberticides nous conduiroient infailliblement au but où ils tendent.

Les Suiſſes ont conquis leur liberté avec des eſpèces de cuivre : aujourd'hui même leur monnoie n'eſt qu'un mélange de différens métaux; & un ſou doublé qu'ils tirent de nous, repaſſant dans leur creuſet, a la valeur de plus de trois livres dans nos échanges. Il eſt vrai qu'une telle monnoie n'a preſque de cours que chez eux ; & c'eſt pour eux un avantage inappréciable. Ils ne ſont point la victime de la cupidité des étrangers, comme nous l'avons toujours été. Il n'eſt en effet perſonne qui ignore combien ont toujours été recherchées nos eſpèces, & combien les étrangers ont ſu profiter de leur trop de valeur. L'or & l'argent qui ſortoient de nos mains, n'y rentrant jamais, alloient, par le moyen de l'alliage, groſſir la fortune de nos voiſins. Il eſt donc poſſible, il eſt urgent, il eſt indiſpenſable, ſi nous voulons nous ſauver, & avec nous la liberté du monde, de refondre nos monnoies, d'en fabriquer de nouvelles, & de retirer le papier de la circulation. Mais afin de rétablir l'équilibre dans les échanges, afin que la république ne ſoit point dupée par ſes ennemis, il faut que l'aſſignat

rentre dans le tréſor pour, au plus, la moyenne valeur qu'il aura eue dans chaque partie de la république. A cette propoſition, je vois Pitt & ſes agens pâlir; & certes ils ont raiſon, puiſque l'arme dont ils auront voulu nous poignarder, retournera contre eux-mêmes.

En effet, je ſuppoſe que cinq milliards en aſſignats ſe trouvent actuellement en circulation; eh bien, la valeur actuelle de l'aſſignat, comparée à la valeur actuelle du métal, n'eſt pas même, en compenſant le moins par le plus, d'un cinquième effectif: de manière que par le moyen que je propoſe, avec un milliard en métal on pourroit retirer de la circulation plus de cinq milliards en aſſignats. Il y auroit donc plus de quatre milliards gagnés pour le tréſor public: les biens ſur leſquels ils ſont hypothéqués ſeroient donc encore intacts entre les mains de la nation: il y auroit donc par ce moyen une perte réelle de plus de quatre milliards.

Or, je demande qui la ſupporteroit cette perte? Seroit-ce le peuple? Ah! le peuple n'a point de coffre fort: il n'entaſſe point de gros tréſors. Il vit de ſon travail, de ſon commerce journalier, de ſon induſtrie perſonnelle; & tous ces biens inappréciables ſont à l'abri de ces ſortes de pertes. Le peuple paie le pain huit à dix ſous la livre, il ne le paieroit que ſix liards au plus: le peuple gagneroit donc encore au moins quatre cinquièmes à cet échange: il ſe verroit délivré de cette preſſe & de cette misère qui l'aſſiègent en ce

moment & qui lui font ſouvent arroſer de ſes larmes le pain qu'il a gagné à la ſueur de ſon front. Peuple français ! peuple vertueux & magnanime ! je n'eus jamais d'autre idée que celle de ton bonheur : à cette idée ſublime j'ai conſacré mon exiſtence, & périſſe ma mémoire plutôt que de propoſer une choſe qui ne tendroit point à ce but ſacré !

Cependant je viens de dire qu'il ſe trouveroit à ſupporter une perte réelle de plus de quatre milliards. Qui donc la ſupporteroit ? Ce ſeroit l'Angleterre, dont les tréſors ſe ſont fondus dans les mains des malveillans pour nous ruiner ; ce ſeroit Pitt, qui a épuiſé les malheureux Anglais afin de nous épuiſer nous-mêmes ; ce ſeroient les amateurs des lettres-de-change qui verroient par-là leurs eſpérances s'évanouir ; ce ſeroient les agioteurs, qui ont acheté les aſſignats à bas prix, & qui les redonneroient, ſi mieux n'aimoient les garder, pour un prix bien plus bas encore ; ce ſeroient les accapareurs, qui ont emmagaſiné toutes nos denrées & qui ſe trouveroient contraints de les rendre pour un prix modique ; ce ſeroient enfin tous les égoïſtes, tous les trembleurs, tous les gens à coffre fort, qui croyant, lorſque nous ſerons hors de danger, acheter des biens pour les millions qu'ils auroient entaſſés, verroient par-là s'évanouir leurs vaſtes & ſublimes idées.

C'eſt ainſi, citoyens, que la ſcélérateſſe de tous les auteurs de nos maux retombera ſur eux-mêmes ; c'eſt ainſi qu'ils auront eux-mêmes forgé les poignards qui

leur perceront le cœur. C'eſt par-là que vous déſeſpérerez les tyrans, & que vous les ferez tomber à vos genoux pour vous demander la paix. Nos armées d'ailleurs ſe battront avec encore plus de courage, s'il eſt poſſible, lorſqu'elles pourront profiter de leur ſolde pour aiguillonner leur valeur & ſe délaſſer de leurs travaux. Vous n'ignorez pas, ſans doute, que l'aſſignat eſt d'une valeur preſque nulle ſur les frontières, & qu'avec une ſolde conſidérable nos ſoldats languiſſent dans la misère.

Citoyens frères & amis, je viens de vous propoſer une grande meſure, & ce ne ſont que les grandes meſures qui pourront nous ſauver. Je vous demande donc, au nom du bien public, au nom de la nation entière, que vous la preniez en conſidération; je l'ai méditée long-temps, & toutes les fois que j'y ai réfléchi, loin d'y connoître le moindre obſtacle, je n'y ai entrevu au contraire qu'une perſpective conſolante & heureuſe. Je vous conjure donc d'en faire part à toutes les ſociétés populaires, afin que le peuple entier en ſente l'utilité, & qu'il la demande à la Convention nationale, comme une planche ſalutaire dans le naufrage.

D'autres mieux que moi éclairciront cette matière. Mon métier eſt de faire gronder la foudre ſur les trônes des deſpotes, & non de tonner dans les tribunes: ſi j'y ai paru aujourd'hui, c'eſt parce que victime d'un de ces mille accidens auxquels nous ſommes en butte dans les armées, je me ſuis vu forcé

de venir rétablir ma ſanté dans cette ville, dont l'air épuré par le baume ſalutaire du patriotiſme, peut ſeul ranimer une vie preſque éteinte. Car quelle autre ville plus que celle-ci, fut conſtamment le boulevard aſſuré de la liberté & le ſanctuaire véritable du patriotiſme? Quelle autre ville, plus que celle-ci, fut toujours le fléau de l'ariſtocratie & l'effroi des deſpotes? Dans quelle autre ville vit-on jamais une ſociété auſſi nombreuſe conſacrer tous ſes momens à éclairer le peuple & à le maintenir dans ſes droits? Continuez, citoyens, vos ſalutaires travaux, pendant que nous, ſoldats de la liberté, foudroierons les tyrans & pulvériſerons leurs trônes.

Et vous, citoyennes, faites voler au champ de l'honneur vos enfans & vos frères; élevez dans la pratique de toutes les vertus patriotiques ceux qu'un âge trop tendre retient auprès de vous. C'eſt de vous que dépendent les premières impulſions du cœur; c'eſt de vous que dépend le bonheur de notre vie. Mères tendres! lorſque vous apprendrez que l'un de vos enfans a verſé ſon ſang pour la patrie, à l'exemple des Spartiates, remerciez-en l'Etre ſuprême; & dans un tranſport ſacré, dites: Il eſt mort pour aſſurer le bonheur de ſes concitoyens; il ne pouvoit mieux employer la vie qu'il avoit puiſée dans mon ſein.

A la ſéance du 8 ſeptembre, il a été délibéré que ce Diſcours, rempli d'une énergie vraiment républicaine & dans lequel on trouve d'excellentes meſures contre

l'agiotage, ſeroit envoyé à l'impreſſion. Le citoyen Baſſal, repréſentant du peuple préſent à la ſéance, a déclaré qu'il en feroit imprimer un millier d'exemplaires aux frais de la république. Il a de plus été délibéré qu'il ſeroit envoyé à toutes les ſociétés populaires & à la convention nationale.

MATHIEU, Préſident.

RAMELET, CAUVIN, MARCOUSSET, DAVID, } *Secrétaires.*

Dutilleul, citoyen eſtimable par ſon civiſme & ſes talens, le jour de la pompe funèbre de Marat, a fait hommage à la ſociété des amis de la liberté & de l'égalité, des couplets ſuivans : la ſociété en a voté l'impreſſion pour toutes les ſociétés de la république. On trouvera au cabinet de lecture, ou chez Breckmeyer, l'air noté des 2e, 4e & 6e couplets, muſique du même auteur.

Air *de l'Hymne marseillois.*

LOIN de nous, antiques chimères,
Sots priviléges, vains abus;
Laissons à des êtres vulgaires
Pleurer d'absurdes attributs : *bis.*
Il s'agit de sauver la France ;
Que tout citoyen soit soldat,
Tout militaire magistrat ;
L'honneur doit tenir la balance.

Arrachons des succès ;
Veillons, veillons, amis ;
Frappons, frappons, et les Français
N'auront plus d'ennemis.

On outrage l'Etre suprême
En outrageant la liberté ;
Le despotisme est un blasphême,
L'esclavage une impiété :
Le ciel nous eût-il fait sensibles
Pour nous soumettre à des tyrans ?
Le ciel voulut que ses enfans
Vécussent libres et paisibles.

Si jadis des parens ignares
Trafiquoient leur postérité ;
Si toujours des prêtres barbares
Ont corrompu l'humanité,
Nous les vouons à l'infamie,
Au blâme de tout l'univers,
Et celui qui reçoit des fers
Ou qui en donne à sa patrie.
Arrachons des succès, etc.

Craignons la discorde inhumaine,
Qui règne la torche en ses mains ;
Cette infernale souveraine
Règne sur des débris humains :
Ecrasons ses suppôts perfides,
Exterminons ses sectateurs ;
Tolérer les dévastateurs,
C'est devenir liberticides.

Méfions-nous des sycophantes,
Joignant les mains, louchant le ciel ;
Ces singes des hyérophantes
Sont pétris d'absinthe et de fiel ;

59

Un prêtre est hors de la nature;
Son élément est de haïr;
Et par état il doit trahir
Les dupes de son imposture.
Arrachons des succès, etc.

Désormais la philosophie
Nous enseignera les moyens
De vivre sans la liturgie,
Et de vivre en bons citoyens :
Croyons avec économie,
Un sot ne peut douter de rien;
En liberté nous gagnons bien
Ce qu'on perd en théologie.

Divinité des ames fortes,
Objet de la haine des rois;
Liberté, conduis nos cohortes,
Fais-les triompher, tu le dois :
Le Français combat pour ta cause,
Ceins-lui tes lauriers immortels;
C'est pour en orner tes autels
Qu'il les compte pour quelque chose.
Arrachons des succès, etc.

De l'imprimerie de la veuve SIMARD. 1793.